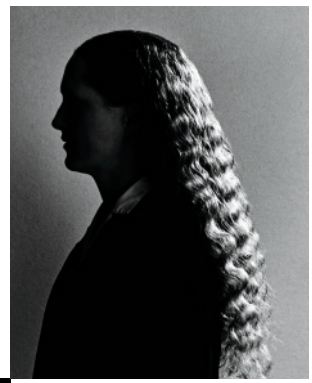
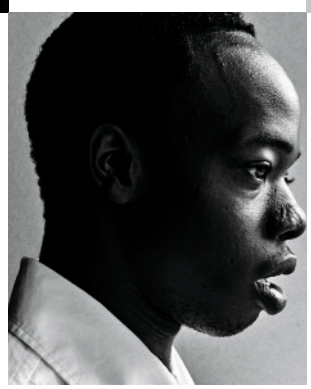
De gauche à droite et de haut en bas.
LILA. ROWAN. GRACE. IVORY. HUGO. 2025.
De la série *87 Portraits*.





Jack Davison

“JE PEUX ROGNER UN VISAGE, LE TAILLER, LE MODIFIER COMME LE FAIT FRANCIS BACON”

Le travail du photographe britannique est en majesté sur l’affiche de la 28e édition de Paris Photo et sur le stand de la galerie Cob. Autodidacte, Jack Davison a développé une approche de l’art du portrait nourrie de multiples références visuelles. Rencontre.

interview par **Thierry Grillet**

***ANNIE*, 2025.**
De la série *87 Portraits*.
Photos : © Jack Davison.

C'est une forme de consécration, à 35 ans, que de voir son travail, *Annie*, cette jeune femme cadrée serrée, sur l'affiche de Paris Photo…

Je n'y suis pour rien. La photo de cette fille au visage si animé a été choisie par les organisateurs de la foire. C'est l'une des images d'une série présentée cette année au sein du *solo show* que me consacre la galerie Cob. A l'origine, j'avais imaginé cette série, qui trouve son inspiration dans les portraits réalisés par August Sander dans les années 1920, comme un ensemble de 111 photos. C'est un joli nombre, non ? 111. Finalement, en trois jours – c'était ma contrainte de temps –, je n'ai pu en réaliser que 87. Que des portraits de gens. Shootés dans la rue ou en studio, à Londres, des amis, des connaissances, des collaborateurs, des inconnus aussi. Le casting de rue est l'œuvre de Coco Wu, qui a un œil fantastique pour repérer les "gueules".

Ci-contre.
***UNTITLED*, 2022.**
De la série *Photographic Etchings*.

Ci-dessous.
***UNTITLED*, 2022.**
De la série *Photographic Etchings*.

"J'AI TOUJOURS VOULU QUE MES IMAGES SOIENT HORS DU TEMPS"

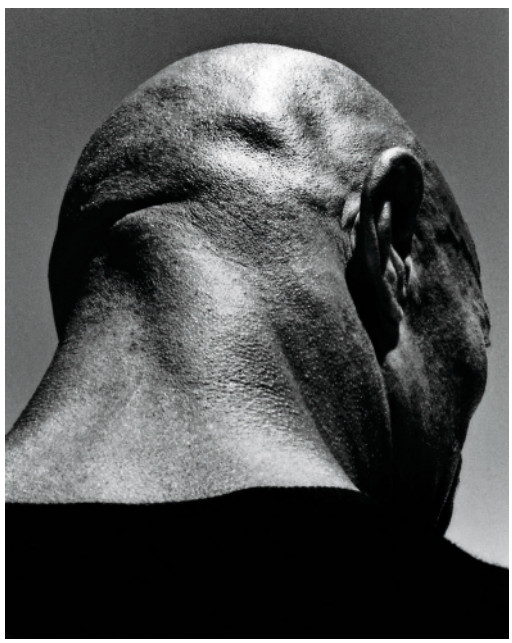
Je me réjouis de présenter le résultat à Paris. Ce travail fait partie, à mes yeux, d'une entreprise plus vaste. C'est le projet d'une vie. Je vais continuer cette série et la décliner, chaque année, dans une ville différente : Paris, New York, pourquoi pas Newcastle aussi, et partout ailleurs. Je garderai, pour respecter le format de la première réalisation, les trois jours de shooting et la production d'autant d'images que possible.

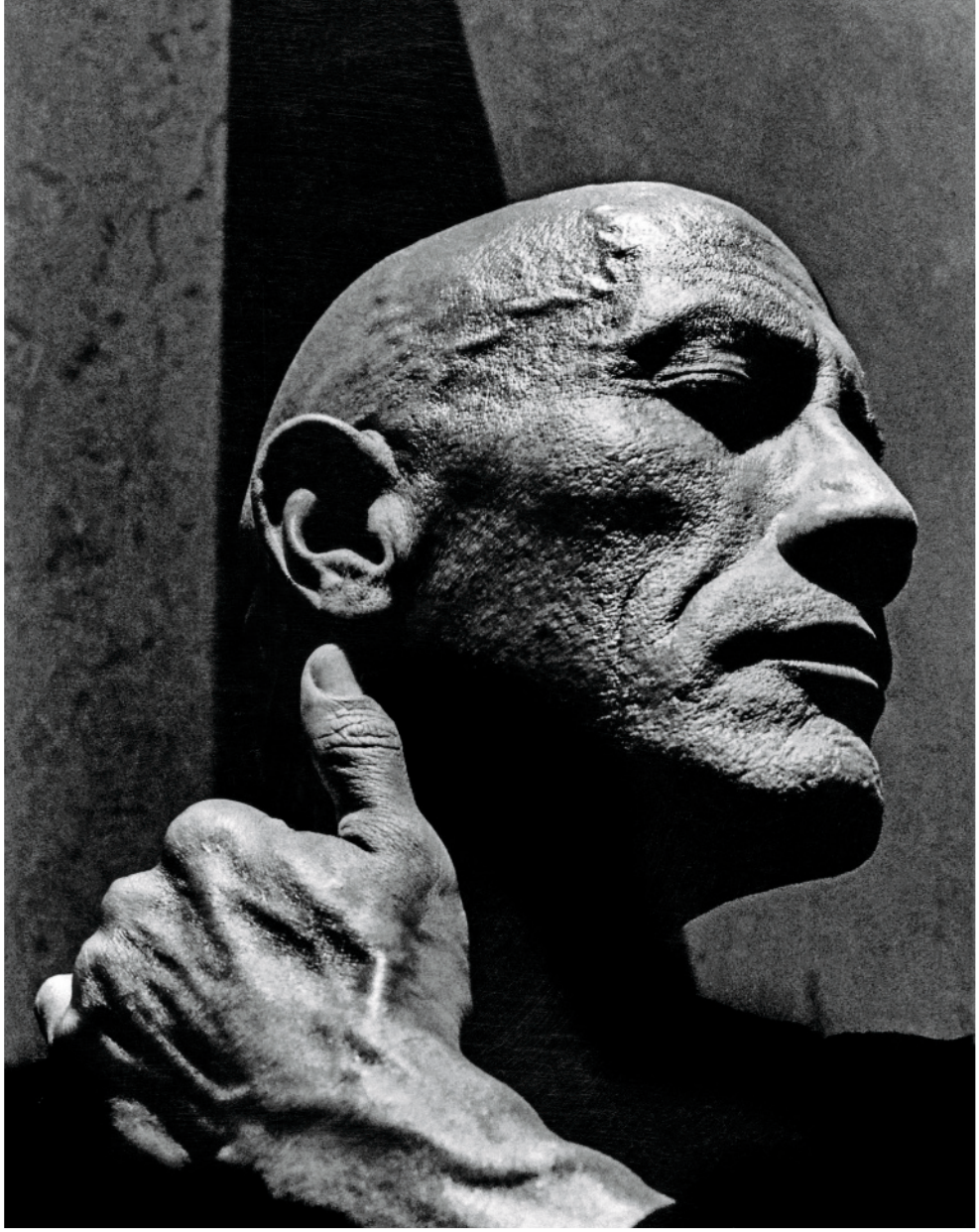
Est-ce que ces 87 portraits ne sont pas en réalité le portrait de Londres ?

Ce n'est pas à proprement parler une tentative de capter l'esprit de Londres à travers ses visages. Même s'il n'est pas interdit de le penser. J'ai toujours voulu que mes images soient hors du temps, sans repères temporels qui permettraient de les situer. La photo qui a été retenue par Paris Photo est vraiment révélatrice de ma démarche : elle aurait pu être prise dans les années 1920 ou 1950. Je peux l'imaginer à toutes ces époques. Elle est intemporelle. J'aime l'idée que ces portraits pourront être regardés dans cent ans sans rien pour les dater, et libres de tout contexte.

Face au modèle, vous cherchez la ressemblance, la vérité ou la beauté formelle ?

Dwayne Johnson photographié en 2025 pour *The New York Times*.





“CE QUI N’EST PAS NÉCESSAIRE À LA VÉRITÉ D’UN VISAGE, JE L’EXCLUS”

Je ne me pose pas la question de la ressemblance. Ce qui est important, c’est de capter un moment d’émotion. Parfois, dans ces instants-là se manifeste la beauté formelle. Pour y parvenir, il faut que la personne oublie la présence du photographe, que je puisse la saisir dans des instants “perdus”, dans ces entre-deux où elle est ailleurs, plongée dans ses pensées. Alors je peux établir une forme de connexion avec une présence plus profonde, qui se manifeste dans un visage qui ne se maîtrise plus, qui ne contrôle plus sa façon d’apparaître.

La manière dont je cadre ces visages contribue à les arracher au contexte, à une époque. Souvent, je coupe dans l’image, dans le visage même, en cadrant très serré. Je veux simplifier, ne garder que l’essentiel. Tout ce qui n’est pas nécessaire pour révéler la vérité d’un visage, je l’exclus. Ce travail de coupe, qui peut paraître brutal, est d’autant plus aisé que tout le monde sait ce qu’est un visage. Je peux pousser le geste assez loin – jusqu’à un certain degré d’abstraction – sans risquer de perdre le spectateur. Je peux le rogner, le tailler, le modifier. Des déformations à la manière de certaines peintures de Francis Bacon.

Vous n’avez pas suivi de cursus académique pour apprendre la photographie…

La passion pour la photographie m’est venue tôt. Je suis tombé amoureux de ce moyen d’expression à l’adolescence. Il me permettait de faire exister des choses qui habitaient déjà mon imagination. Mais c’est vrai que je suis autodidacte. J’ai étudié la littérature anglaise à l’université de Warwick, mais j’ai tout de même eu des échanges avec un professeur, Brett Walker. Je l’ai rencontré en ligne, sur Flickr, un site, déjà ancien, d’échange de photos. Un vrai mentor. Il m’a guidé et conseillé pour améliorer mes images. J’ai aussi dans la tête un musée mental avec de grands photographes du passé : Man Ray, Saul Leiter, Walker Evans, Vivian Maier. Mon œil s’est également formé grâce aux milliers de visuels que j’ai regardés – et que j’ai d’ailleurs, pour certains, conservés dans un carrousel permanent sur mon ordinateur. Un pêle-mêle de 12 000 images, avec des œuvres de Georgia O’Keeffe, des scènes de rue new-yorkaises de Weegee, des journaux de propagande avec leurs images, des films, des œuvres des surréalistes…

Ci-contre.
***LUCY*, 2025.**
De la série *87 Portraits*.

Ci-dessous. De gauche à droite.
***GEORGINA*, 2025. *ALICIA*, 2025.**
***UNTITLED*, 2022.**

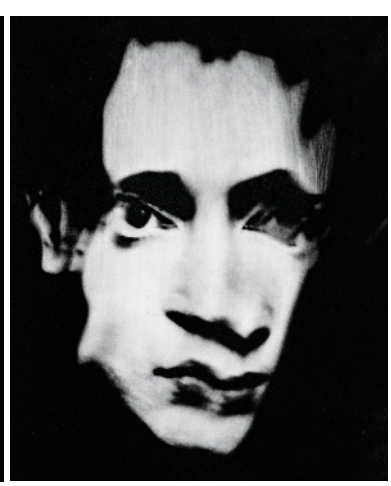
Comme ces derniers, vous intervenez aussi directement dans le processus photographique.

Oui, il y a par exemple cette photo, *Lucy*, où j'ai imaginé une superposition, la collision de deux visages de femmes, dont l'une apparaît comme un cercle projeté sur la face-écran de l'autre. On voit par transparence une bouche et des dents fantômes. Cela fait partie des expérimentations que j'ai intégrées dans cette série.

Rien n'est figé dans le langage du portrait. Cet automne, j'ai signé la couverture d'un numéro du *New York Times Magazine* avec un portrait de l'acteur Dwayne "The Rock" Johnson, l'un des acteurs hollywoodiens les plus célèbres au monde. Mais il n'a jamais été vraiment photographié. Je voulais en faire une statue grecque, un buste romain. Le transformer en une icône classique. Je suis assez fier d'avoir réussi ce portrait, d'avoir rendu d'une façon presque tactile le grain de sa peau. Avec ce modèle, si connu, j'avais de l'espace pour inventer. Car quel que soit le parti pris photographique, tout le monde reconnaît Dwayne Johnson.

Tous vos modèles n'ont pas cette renommée qui les rend reconnaissables par tous. Ne craignez-vous pas les mauvaises interprétations ?

"SANS LE CONTEXTE, TOUT EST POSSIBLE"



Sans le contexte, tout est possible. Comme le disait Marcel Duchamp, c'est le regardeur qui fait l'œuvre. Cet élément important est au cœur de mon travail. J'ai produit il y a quelques années une photo, assez connue, d'un chien qui semble jaillir gueule ouverte, tous crocs dehors. Tout le monde pense qu'il s'agit d'un chien en train d'attaquer. En vérité, c'est un chien très gentil qui essaye d'attraper un petit truc à manger. A l'université, j'ai étudié Roland Barthes et son idée de "mort de l'auteur" m'a convaincu. Ma lecture de l'image est la moins importante. ■

A voir : Paris Photo au Grand Palais, Paris VIIIe, du 13 au 16 novembre.